

des rituels enfouis, les Black Panthers se réfèrent à tout un pan historique et sociale de l'apparat de guerre et de l'activisme. Ils ont nourri l'imaginaire insurrectionnel d'images : impact de l'image révolutionnaire, utilisation de slogans, portraits des leaders du parti avec des appareils guerriers mêlés à des objets d'art africains. De ces tenues-uniformes fusionnant la vie et le combat, le souci de l'apparence a clairement appuyé les luttes et les revendications du mouvement Black Panthers.

Ces nombreuses représentations iconiques - images résistantes, images de résistance - liées au mouvement Black Panthers ont été répertoriées et récupérées par l'artiste Raphaël Barontini² au sein de différentes installations (une de ses récentes expositions s'est intitulée « Parade », une immense

installation de bannières présentée à la Fabrique de la Ville à St Denis en mai 2014). Point de collision entre le réel et l'onirique, le passé et le présent, l'occidental et le « sauvage », Raphaël Barontini use d'une posture pop hybride faite de métissages culturels afin de requestionner l'héritage pictural. Décloisonnant les références de la peinture académique par son rapport à la statuaire et à l'image sérigraphiée ou numérisée, il emprunte des enjeux à l'afro-futurisme, pont entre la technologie et les racines, la musique traditionnelle et la musique électronique, l'histoire de la communauté noire et la métaphysique. Raphaël Barontini réinterroge le style de la nature morte avec des objets se référant aux rituels vaudous et à l'imagerie empruntée à l'Histoire de l'art classique au sein de compositions numériques imprimées sur toile. Au sein de cette ré-interrogation critique sur le statut

des reproductions, Raphaël Barontini utilise de nombreux supports, de techniques de diffusion et de traitement de l'image afin d'engager un jeu de composition entre l'objet décoratif, mortuaire, funeste et rituel. Ses œuvres arborent une connotation à la fois festive, ornementale, cérémonial et politique. Croisement entre fétichisme et idolâtrie, il se réfère également aux arts de la divination issus de la religion vaudou par l'utilisation de franges, de perles, de paillettes pour ses bannières-peintures. Une séduction est à l'œuvre rehaussée par des couleurs criardes, des matériaux postiches et clinquants pour un scintillement d'une révolte historique et visuelle en devenir. La parade continue...

- 1 Parole de la chanson « Diamonds » de Rihanna
- 2 Raphaël Barontini né en 1984, vit et travaille à Saint-Denis

CAROLINE CUTAIA

CHEVAL DE TROIE

Fin d'après-midi.

L'avenue est longue et sinieuse, plutôt une route d'ailleurs.

Le goudron est bouillant, comme s'il venait d'être coulé.

Canicule du soleil en haut et celle du goudron qui cuit en bas.

La bordure d'une métropole capturée au milieu d'un grand canyon...

Les roches rouges qui bordent la route avec les arbres secs ne font que renfermer la chaleur, faire stagner les vapeurs.

Il y a dans l'air quelque chose de faux, comme si ça sortait d'une bouteille en plastique transparente, un sac à ordures avec dedans des souvenirs de mauvais road movies.

Sur la route... ici... Île... Île sont uns et plusieurs.

M

J'avais quand même essayé d'évoquer comment ça pouvait faire mal le fait d'être trop regardé, d'être trop vu. Comment ça pouvait brûler la peau. Et que c'est aussi une façon de se cacher. Le fait de s'habiller en sœur de la perpétuelle indulgence, c'est une façon d'être anonyme, de ne pas être reconnu, s'il y a une photo de toi dans le journal, tes collègues ont moins de chance de te reconnaître. Cet anonymat derrière le trop de maquillage. C'est l'opposé du quotidien.

MIKAELA ASSOLENT, FLORA KATZ, GEORGIA RENÉ-WORMS

(...)
Et toi Flora tu avais repris le maquillage.

F
Oui, à partir de la dernière phrase de Georgia qui évoquait une marque de maquillage, j'ai souhaité développer l'indication de travestissement. L'imaginaire populaire des parades est souvent composé de ces corps extravagants et extatiques, il y a quelque chose de dionysiaque qui se joue au cœur de ces événements, et le maquillage en fait partie comme marque d'unité. Tout se passe comme si, à partir du groupe,



nous arrivions à aller au-delà de notre propre identité pour en recouvrir une autre, celle composée à partir du corps de la manifestation, qui néanmoins reste informe, difficile à saisir. En fait le corps de la manifestation pourrait être ce paradigme de l'être multiple, fluide et libre. Cela m'a immédiatement évoqué un livre que je le lis en ce moment, *Testo Junkie* (2008), écrit par le

philosophe espagnol Paul B. Preciado. Situé entre l'essai et l'autobiographie, ce livre prend pour point de départ une expérience qu'elle (à l'époque Paul s'appelait Beatriz) mène sur son propre corps, l'application de testostérone en forme de gel et le récit de ses effets. En marge d'une prise médicalisée, Preciado applique le gel non pas pour devenir un homme mais « pour trahir ce que la société a voulu faire de moi ». Elle se dit appartenir au groupe d'utilisateurs de la testostérone qui se proclament « pirates du genre », *gender hackers* : « Nous sommes des usagers copyleft :

nous considérons les hormones sexuelles comme des biocodes libres et ouverts dont l'usage ne doit être ni réglementé par l'état ni confisqué par les compagnies pharmaceutiques »¹. L'agir comme pirate du genre m'a beaucoup inspiré. Tout comme chez Virginie Despentes et Monique Wittig, on trouve dans ces écrits une forme d'empowerment, de capacité d'agir. Le vocabulaire

de la guerrière (chez Wittig) ou celui du pirate chez Preciado inspire la possibilité de déjouer les catégories, de pouvoir être actif, mouvant par rapport à son environnement et ses instances, qu'ils soient internes ou externes. Il était intéressant d'éprouver ce langage dans le contexte d'une manifestation.

Des débris traînent comme si un tableau était passé à la déchiqueteuse, des cotillons des laids de tissus et parfois au sol, île bute sur de minuscules boîtes en plastique remplies de couleurs notées Max Factor make up.

Au cœur de la sueur les fards secs sont devenus de longues traînées grasses.

Il y a les bras levés, les sourires tendus vers le ciel, les corps en mouvement qui se font et se défont. Les paillettes, les éclats de rose, le vert, le rouge s'imprègnent de chair en chair, portés par le son assourdissant des enceintes.

C'est comme ça que là plus bas, je, tu, nous se sont dissous pour devenir île.

Une identité changeante, qui se soustrait, s'additionne, s'étend, diminue.

Dans un ensemble infini, des parties se dessinent : chacun suit son char, sa cadence, ses couleurs... Et s'il n'y avait pas de chars mais juste une masse aux formes insaisissables ? Île est un pirate des castes, un hacker des catégories. Île vogue sur les eaux claires pour les troubler de son inconstance. Un organe sans corps, maquillé de couleurs et d'accessoires qui donnent lieu à des personnages en parade, finis et éphémères. Comme les squamates, Île dépose ses mues le long de la route.

M

Ce que je trouve intéressant par rapport à ce que tu as dit c'est que Paul B. Preciado écrit que la testostérone s'imprègne dans la peau, et d'ailleurs c'est pour ça qu'on peut l'utiliser en gel, elle pénètre la peau et elle pénètre le corps. Sur le mode d'emploi du testo-gel, c'est bien écrit qu'il ne faut pas avoir de contact peau à peau avec une autre personne, ou alors il faut prendre une douche avant car sinon l'autre personne risque de recevoir aussi de la testostérone par contact

de la chair contre la chair. Et là dans le texte il y a cette idée de paillettes, de rose, de vert, qui s'imprègnent de chair en chair, le maquillage va de personne en personne parce qu'on se prend dans les bras, on se colle les uns aux autres et le maquillage s'éparpille sur chacun de nous. Apparemment la testostérone « au naturel » peut se transmettre aussi de peau à peau. J'aime cette idée qu'en étant à l'intérieur d'un groupe qui manifeste, notre organisme s'en trouve hormonalement modifié. Les barrières qui font de nous des entités autonomes tombent par un processus organique d'assimilation à un groupe.

F

Oui, tout à fait, l'idée de transmission fluide et de virus est au cœur de la manifestation tout comme de la prise de testostérone. C'est important. Au-delà du maquillage, le slogan ou la danse incarnent aussi une forme de viralité. Quelqu'un commence à lancer une phrase, les autres la répètent, et cela se transmet comme une rumeur, de manière sourde et instinctive, sans règle préétablie; il s'agit seulement d'un corps qui se constitue par l'écho, le mouvement. Georgia, au tout début de notre conversation sur ce texte tu avais évoqué le travail de Sonia Delaunay qui ne se concentrait pas seulement sur l'objet mais aussi sur toutes les formes quotidiennes. Il y avait aussi comme un passage, une transmission, un virus qui s'opérait entre l'objet et son environnement, l'art et la vie.

(...)

Et du coup Mikaela, j'étais super heureuse quand tu as repris le texte et que tu as introduit ce Île et le problème de la définition de ce groupe, son genre, son identité.

M

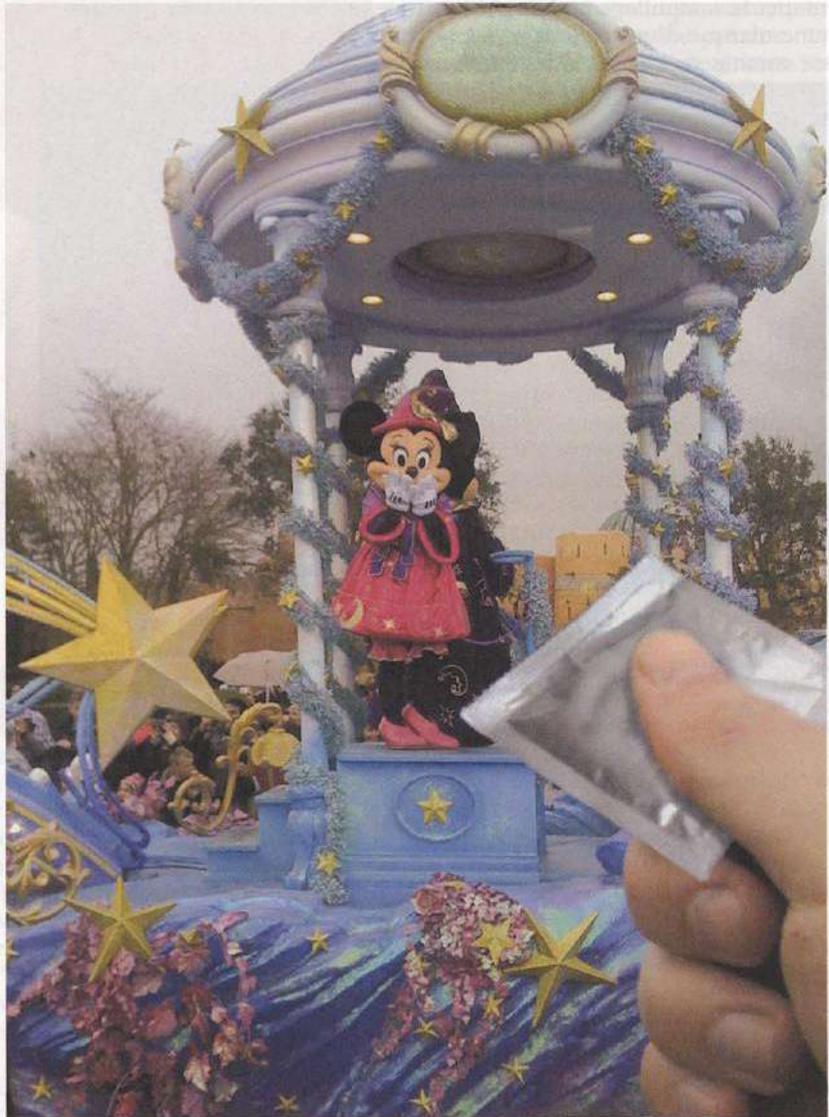
« Île », je l'ai trouvé dans un recueil de nouvelles d'Eric Chevillard, *Le désordre azerty*. La première phrase de la nouvelle est ainsi : « Île est un pronom personnel transgenre »². Le pronom personnel masculin « il » porte un « e » et devient donc en partie féminin. C'est un pronom personnel entre deux genres qui pourrait traduire le « They » utilisé par certaines personnes trans en anglais, ou « hen » officiellement introduit en suédois comme pronom neutre. Mais le « e » muet de « Île » rend les choses compliquées,

à l'oral toute cette subtilité passe inaperçue, on entend simplement le pronom masculin « il ». Cela évoque Derrida et son concept de « différance » qui ne s'entend pas à l'oral mais se voit à l'écrit.

Par rapport à toi Georgia qui a installé un univers assez coloré, qui a introduit cette idée de maquillage et toi Flora, qui a poursuivi sur cette lancée en créant une parade joyeuse, explosive, j'ai voulu tempérer et parler de la brûlure que je ressens quand je suis « visible » dans

mais aussi réduit à une simple image, à une seule identité polarisée par l'orientation sexuelle. C'est une expérience étrange.

Il y a également la figure d'Elsa Schiaparelli dont tu nous avais parlé Georgia. J'ai repris une phrase de l'article *Le jour où Elsa Schiaparelli fit son cirque que tu nous avais envoyé* : « Elsa Schiaparelli est à la fois laide et irrésistible »³. Ce n'était pas une femme très belle, mais son extravagance fait de ses défauts une originalité, une beauté.

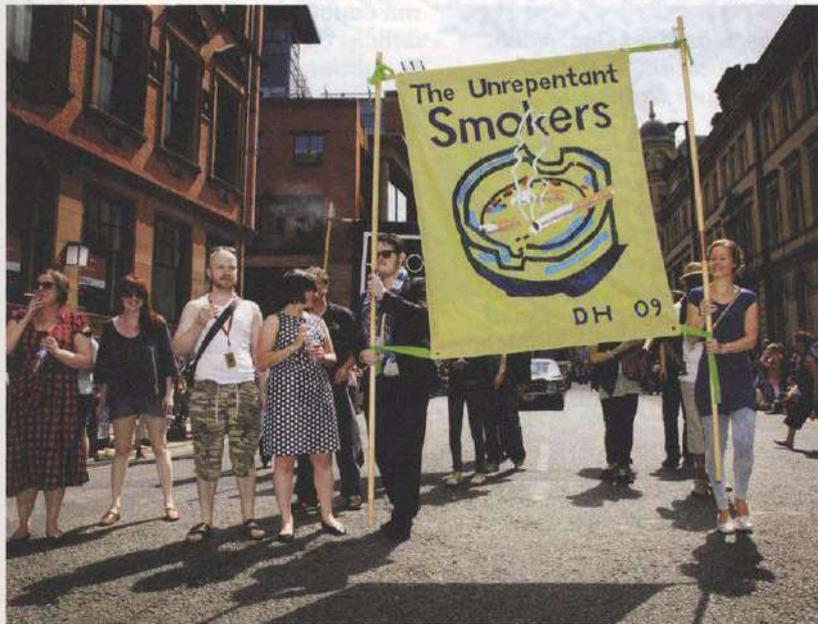


JOHAN DECAIX

l'espace public. C'est une expérience paradoxale de faire partie d'une Marche des fiertés quand on passe le reste de l'année à essayer de ne pas se faire remarquer quand on se tient la main ou que l'on s'embrasse dans la rue. Être au sein d'une manifestation, d'un groupe qui défile c'est quelque chose qui met en lumière, on peut se sentir trop regardé, trop vu. Pas seulement en danger,

Cela m'a fait penser aux sœurs de la perpétuelle indulgence que l'on rencontre souvent dans les Marche des fiertés. Ce sont des sœurs travesties, avec du maquillage appuyé, des talons très hauts, elles sont d'une beauté irrésistible mais qui n'est pas dans la norme. Quand j'écrivais le texte, un documentaire sur Picasso passait sur Arte. Une conservatrice racontait

que si on percevait de la laideur dans les tableaux à l'époque de leur conception, c'était parce qu'on ne les avait pas encore compris, et donc que l'on avait pas encore vu leur beauté. La laideur signale parfois ce que l'on n'a pas encore compris et que l'on va sans doute comprendre dans le futur. J'aimais l'idée que ces visages et ces corps qui ne sont pas normés sont en fait une beauté à venir. Ceux qui les rejettent aujourd'hui, les trouveront beaux demain. Peut-être qu'ils les trouveront beaux avant de les comprendre, mais ce sera la même chose. L'acceptation de ces identités passe par un jugement esthétique. Le droit de se revendiquer laid, beau ou d'une banalité à couper le souffle.



Vertigineux au sommet de la plaque, Île sent chaque centimètre carré de sa peau brûlée d'être tant vu. De l'infrarouge à la place du soleil... Île aimerait que chaque geste de ce matin ait été un geste d'extravagance construisant une armure flamboyante et anonyme.

Un visage grimé, laid et irrésistible.

Leurs vêtements, leurs corps, ses cheveux, son visage ne sont ni tout à fait ici, ni tout à fait là-bas.

Alors Île reprennent leur souffle, pensent aux illuminations de la beauté à venir et pressent le pas.

1 Paul B. Preciado, *Tuto Junkie, Sexe, drogue et biopolitique*, 2008, édition j'ai lu, p. 53

2 Eric Chevillard, *Le désordre azerty*, 2013, Éditions de Minuit. Emplacement 521 de l'édition numérique

3 Dorane Vignando, *Le jour où Elsa Schiaparelli fit son cirque*, Obsession L'Obs (03.06.2014)

DARWIN, THÉORICIEN DE L'ART

Si un habitant d'une autre planète venait à contempler une troupe de jeunes paysans s'empressant à une foire autour d'une jolie fille pour la courtiser et se disputer ses faveurs tout comme le font les oiseaux dans leurs assemblées, il pourrait conclure qu'elle a la faculté d'exercer un choix rien qu'en voyant l'ardeur des concurrents à lui plaire et à se faire valoir à ses yeux. Or, pour les oiseaux, les preuves sont les suivantes : ils ont une assez grande

très richement ornés ; ils n'ont même acquis ces ornements qu'aux dépens d'une partie de leur force ; dans d'autres cas, ils ne les ont acquis qu'au prix d'une augmentation des risques qu'ils peuvent courir de la part des oiseaux de proie et de certains autres animaux.¹

1 Charles Darwin, *La Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (2^{ème} éd. anglaise, 1874), trad. E. Barbier, 3e éd. française, Paris, C. Reinwald & Co., 1891, p. 461. La comparaison entre les oiseaux et les paysans à laquelle Darwin se livre ici repose sur une conception des rapports entre espèces, et particulièrement des rapports entre les animaux et les humains, qui ne relève pas de la science fiction mais de la théorie de l'évolution, et illustre le mécanisme qui complète la sélection pour la survie : la sélection sexuelle. Les traits morphologiques inutiles, voire nocifs à la survie d'un individu, prennent l'apparence en fait, très souvent, dit Darwin, d'ornements et de parures. Ainsi les mâles des espèces les moins puissantes rivalisent-ils lors de parades, de concours d'élégance, sous les yeux des femelles séduites - à l'inverse de nos représentations androcentrées où ce sont les femelles humaines qui sont censées s'offrir en objets de désir aux mâles. Darwin étudie ces comportements érotico-esthétiques chez toutes les grandes classes d'animaux, des moins aux plus évoluées, des insectes aux humains, en passant par les « quadrumanes », les poissons et les oiseaux. La radicalité de sa pensée se manifeste dans la continuité qu'il établit entre les humains et les animaux. Il ne faut pas oublier que le naturalisme qui triomphe au XIX^e siècle et domine encore largement aujourd'hui les représentations postule, comme Philippe Descola l'a montré de manière indépassable (*Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005) une discontinuité entre l'animal et l'humain dont le propre, l'essence, résiderait dans ses qualités intérieures (en un mot : la culture). Or voilà que Darwin place dans les techniques animales ce qui faisait l'orgueil des humains depuis des générations : la séduction. Et de détailler les parades, les danses, les chants, les mises en scène complexes auxquels les mâles se livrent pour séduire la future mère de leur progéniture. Les oiseaux, en particulier, attirent l'attention du naturaliste anglais : non seulement la composition des motifs sur leur plumage et l'arrangement des couleurs sont dignes du meilleur artiste, dit-il, mais certaines espèces sont capables d'employer outils et accessoires pour renforcer leur pouvoir attractif, à l'instar des oiseaux à berceaux d'Australie, qui excitent toujours les naturalistes contemporains (on se référera par exemple aux travaux de John Endler et de son équipe qui a montré, dans un article de 2010, que les grands oiseaux à berceaux créent des allées devant leur nid en « perspective forcée », produisant un effet de trompe-l'œil sur la femelle qui le regarde : l'allée paraissant plus longue qu'elle n'est en réalité, le mâle, qui se positionne au bout, a l'air plus grand qu'il n'est réellement). C'est pourquoi les pies et les corbeaux européens raffolent des objets brillants, des bijoux : ils empruntent aux humains leurs outils de séduction les plus efficaces.

Mais Darwin va encore plus loin en affirmant que les oiseaux possèdent « quelque goût pour le beau » ; ailleurs, il affirmera même qu'ils « ont, pour le beau, à peu près le même goût que nous. » (p. 394) Cela suppose un plaisir gratuit dans l'exaltation de son apparence, dans l'utilisation d'accessoires dont aucun finalisme ne pourra rendre compte. L'art lui-même n'est plus le propre de l'homme. Un peu plus tard, George Darwin, le fils du célèbre naturaliste, appliquera cette proposition au domaine de la mode, dans les changements de laquelle il voit se manifester les lois mêmes de l'évolution : de même que certaines survivances anatomiques se manifestent dans le stade plus évolué d'une espèce, à l'instar du coccyx, notre ancienne queue, quand une forme vestimentaire perd sa fonction première, elle survit, de manière esthétique. Ainsi, les rebords pliés des hauts-de-forme de son époque attestent d'un état antérieur du chapeau où les larges bords étaient maintenus attachés par des boutons ; les franges brodées qui entourent la fente arrière des vestes visent à embellir un détail morphologique du vêtement autrefois utile (la veste était découpée par derrière pour qu'elle ne gêne pas le cavalier assis sur la selle) mais qui a perdu sa fonction, etc. (G. H. Darwin, *L'Évolution dans le vêtement* [1872], Paris, trad. C. Debru, Allia, 2014). La mode évolue comme le plumage des oiseaux, au fil des générations, non sans raison, mais suivant une logique morphogénétique. Au delà d'une conception fonctionnaliste de la belle apparence, qui servirait à séduire, donc à procréer, les premiers théoriciens de l'évolution formulent une théorie de la gratuité esthétique.

puissance d'observation et ne paraissent pas dépourvus de quelque goût pour le beau au point de vue de la couleur et du son. Il est certain que les femelles manifestent, par suite de causes inconnues, des antipathies ou des préférences fort vives pour certains mâles. Lorsque la coloration ou l'ornementation des sexes diffère, les mâles sont, à de rares exceptions près, les plus ornés, soit d'une manière permanente, soit pendant la saison des amours seulement. Ils prennent soin d'étaler leurs ornements divers, de faire entendre leur voix, et se livrent à des gambades étranges en présence des femelles. Les mâles bien armés qui, à ce qu'on pourrait penser, devraient compter uniquement sur les résultats de la lutte pour s'assurer le triomphe, sont la plupart du temps

THOMAS GOLSSENNE

JEREMY DELLER